Nº 32. 30 Décembre 1869 IIme année

LE PEUPLE POLONAIS

Organe de la Démocratie slave

JOURNAL BI-MENSUEL PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Fais ce que dois, — advienne que pourra !

Le prix d'abonnement :	Trimestre.	Semestre.	Année.
Suisse	1 fr. 65	3 fr. —	5 fr. 40
Italie	1 » 70	3 » 10	5 » 70
France, Belgique, Allemagne, Pologne, pays Danubiens	1 » 80	3 » 35	6 » 20
Espagne, Angleterre, Danemark, Turquie et Grèce	2 » —	4 » —	7 » —

Le prix du numéro, 30 centimes.

Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

L'argent et les demandes d'abonnement doivent être adressés :

A **Genève**. au bureau de la Rédaction, 3, rue du Mont-Blanc;

A **Paris**, 16, rue Tournon, librairie de Luxembourg, ou à M. Bronislas Gruczynski, 31, chaussée du Maine.

Tout actionnaire du journal et tout réfugié politique jouissent d'une remise sur le prix d'abonnement (le port non compris) en raison de 20 %.

La Rédaction accepte des *annonces* à insérer, à 25 centimes la ligne.

A NOS LECTEURS

Si imparfaite que nous croyons être notre publication de deux ans, elle nous semble avoir rempli sa tâche. Tant bien que mal, *le Peuple polonais* a fait connaître aux gens de bonne foi ce que c'est que la Pologne du peuple. — Aussi, la partie purement théorique du journal terminée, sa future publication ne pourrait avoir d'autre signification que celle des *exemples périodiques à l'appui de notre théorie*.

Or, pour les fournir efficacement, ces *exemples*, il nous faut deux choses :

1° Nous transformer en un journal *hebdomadaire*, au moins ;

2° Nous munir de bons correspondants stables, en Pologne et en Orient en général.

Ainsi, tout cela se résume en peu de mots : il nous faut avoir une certaine somme disponible. Cette nécessité est d'une telle urgence, que, jusqu'à l'acquisition de cette somme qui nous manque, la publication du *Peuple polonais* restera suspendue à partir du 1er Janvier 1870.

Un avis spécial fera connaître à nos lecteurs sa réapparition, et jusque-là il ne sera publié que des numéros supplémentaires, non périodiques, et dans le cas tout particulier. — Nous nous sommes adressés aussi à quelques journaux démocratiques, afin d'y publier les correspondances qui nous seraient communiquées pendant cette suspension. Nous ne savons pas encore le résultat de cette démarche.

On pourra trouver les numéros supplémentaires du *Peuple polonais* dans ses dépôts actuels.

La Rédaction.

L'EUROPE ET LA POLOGNE

II

Il y a deux ans, en commençant notre publication, nous avions ainsi intitulé le premier numéro. Aujourd'hui il nous semble qu'il est temps de publier *la suite* de ce même article, et sa *fin* ne viendra que plus tard, beaucoup plus tard... Cette *fin* devra contenir le résultat de la grande polémique qui se poursuit, à travers les siècles, entre l'Europe agricole de l'Orient et l'Europe industrielle de l'Occident, et dont *le Peuple polonais* se pique d'honneur d'être organe intermédiaire. Ce résultat étant encore de l'avenir, la *fin* de notre article se fera attendre... Quant au commencement de cet article, c'était une entrée dans la discussion, une question posée; la *suite* actuelle, c'est le résumé de la réponse dont l'Europe occidentale nous a honoré.

En effet, il y a deux ans, dès les premières lignes de notre journal nous avons nettement posé cette question :

Les communes agricoles de la Slavie paisible étant envahies, *au nom de la civilisation occidentale*, par le clergé catholique (romain et grec), par les exploiteurs économiques (dans la personne de la szlachta et des commerçants occidentaux) et par les exploiteurs politiques (dans la personne des rois, des czars, des aristocrates et des tchinowniks); cet envahissement faisant tout le malheur de la Slavie et de la Pologne, et s'appuyant sur la prétendue civilisation occidentale : la démocratie de l'Occident est-elle disposée enfin à abandonner ces agresseurs oisifs et traficants, pour n'appuyer, contre eux, que notre peuple travailleur, esclave, ce peuple du droit duquel la démocratie occidentale sait parfois parler si éloquemment et si chaleureusement?

L'article actuel est le résumé des réponses qui nous sont parvenues à ce sujet, et que le lecteur a pu apercevoir dans les trente numéros du *Peuple polonais*.— Cette réponse, prise dans son ensemble, la voici : « Non! nous n'abandonnerons rien. Il faut que l'industrialisme exploiteur triomphe sur le travail grossier, l'adresse et le savoir faire sur la maladresse et la justice sociale; tel est le *dernier mot* de la civilisation. Amen. »

Mais il y a des nuances. Une partie de l'Europe, représentée par la presse dite de « la démocratie militante, » *le Siècle*, la *Neuefreie-Presse*, le *Diritto* en tête,— dédaignant une réponse directe, nous ont congédié indirectement : « Vos rois et vos czar, nous les combattrons, parce que, guerriers ambitieux, ils nuisent à notre industrialisme et à notre commerce plutôt qu'ils ne les servent ; vos prêtres, moines et évêques, bien qu'ils ne nous fassent point de mal, nous ne les protégerons pas cependant, car, forcés de combattre les nôtres, nous ne pouvons pas braver une contradiction si flagrante; mais quant à vos nobles, loin de nous nuire, ils sont nos agents naturels et des plus fidèles, faisant notre affaire dans le pays, ils nous sont utiles dans l'exil, et nous nous moquons de vos dénonciations : nous fréquentons leurs salons, y mangeons, buvons et dansons, sans crainte ni scrupule, et gare à vous si vous osiez mettre en question notre démocratisme! — Quoi? Le Czartoryski? — Mais c'est un modèle de démocrate convaincu; le Zamoyski? — mais c'est le champion de la démocratie radicale; Plater? mais c'est un révolutionnaire enragé? Sapieha? — Oh! c'est trop fort! mais n'est-ce pas un socialiste?... Et n'essayez pas de nous contredire, car demain votre petite feuille serait déclarée à la solde du czar! »

Autre est le système d'action et de raisonnement de la presse dite de « la démocratie progressive » : *la Liberté*, *le Times*, *l'Allgemeine Zeitung*, *l'Opinione*, etc. ; indifférente pour le clergé d'Orient, elle combat à outrance la noblesse, ne protégeant que nos gouvernants politiques, le czar et ses satrapes et vasseaux.

D'abord, cela se fait par concurrence à l'autre parti ; ensuite, douée d'une plus forte dose de logique, cette presse comprend que le czar étant plus fort que ces messieurs, elle doit prendre le parti du vainqueur contre les vaincus, et tout cela ne lui empêche pas de se proclamer *démocrate* à son tour, et avec le même droit. Elle dit : « Ces Czartoryski, Zamoyski, Sapieha, etc., c'étaient des aristots suçant le peuple ; le czar les combat comme nous combattons les nôtres; par conséquent, qu'est-ce que le czar? — Un démocrate comme nous; c'est évident!... »

Et, logique jusqu'au bout, M. de Girardin accepte pour collaborateur, dans *la Liberté*, le fameux espion, le mouchard avoué, Mlochowski (de Bellina). C'est qu'en effet, le czar étant démocrate, son agent ne peut être que le bienvenu de cette démocratie *progressive!*...

Enfin, il y a une Europe qui ne protége que le clergé catholique; mais je ne sais plus par quelle logique on la désigne sous le nom de *anti-démocratique : le Monde* et *l'Univers*, ce n'est pas la démocratie; la *Liberté* et la *Kreiz-Zeitung*, c'est la démocratie progressive; *le Siècle* et le *Pueblo*, c'est la démocratie militante... Enfin, à ce qui paraît, c'est convenu! N'en parlons plus.

Dans tout cela, il n'y a de manifeste pour nous que ceci : en désaccord sur la protection à accorder au czar, à la noblesse et aux prêtres, cette démocratie et cette anti-démocratie sont unanimes pour comprimer la révolte des peuples orientaux. Cette étrange polémique se résume donc ainsi :

Les *Siècles réunis :* Vive la noblesse polonaise! A bas le czar et les peuples !

Les *Libertés en chœur :* Allez, les révolutionnaires! — Vive le czar! Périssent la noblesse et les peuples!

Les *Mondes terrestres et célestes :* Oh! les démagogues! — Périssent les peuples, et vive le clergé!

Et c'est ainsi qu'on se dispute aux applaudissements de la galerie.

Aussi, ignorant dans cette sorte de la scolastique moderne, avons-nous traduit cette dispute comme il suit :

« Polonais et Slaves, — l'Europe occidentale n'a pas besoin ne nous; ne comptons donc que sur nous seuls. »

Mais, cependant, si l'Europe occidentale est parvenue à se créer des agents *adroits* parmi nous, pourquoi notre commune d'Orient ne

pourrait-elle pas avoir des amis en Occident? — Eh bien, nous en avons, de ces amis, c'est la *démocratie non officielle*, c'est le peuple des travailleurs. Car, si l'on exploite en Occident, on y travaille aussi, et l'on y travaille rudement pour satisfaire l'appétit *civilisé* de cette démocratie-là! Or, ces travailleurs exploités ce sont nos amis et nos alliés naturels; hors d'eux point de sympathie sincère pour notre cause « barbare. »

Aussi, c'est notre unique réponse à ceux de nos amis qui s'étonnent de notre publication en langue étrangère, en vue de l'indifférence générale pour nos affaires d'Orient.

Il y a pourtant un grand inconvénient : cette démocratie de labeur manque de loisir; ses heures sont comptées, elle lit peu «les papiers.» Mille fois trompée, elle se méfie de la *blague* des journaux, et préfère entendre ses amis lui parler de vive voix; elle les apprécie et les juge mieux comme cela. — Il nous semble donc urgent que les démocrates polonais et slaves appuient nos paroles *écrites* par leur présence sur les tribunes que les peuples occidentaux se créent par-ci, par-là. Il y en a une surtout qui nous attend; c'est celle de l'*Association internationale des travailleurs*.

Les lecteurs du *Peuple polonais* ont pu s'apercevoir que le peu de sympathie que nous a accordée la presse occidentale, nous ne la devons qu'exclusivement à la presse socialiste, et particulièrement à celle de la grande Association. Et encore, remarquons-le, cette Association ne nous connaît que superficiellement, et qu'on a eu soin de nous [y calomnier; grâce à la présence des commis-voyageurs politiques du czar et des nos seigneurs, fréquentant et fomentant ces assemblées, on ne nous y connaît que par une sorte d'instinct de prolétaire.

Si nous tenons à la sympathie de l'Europe, nous somme tenus à nous y rendre. — La seule objection qu'on trouve contre cette participation, c'est l'indifférence de l'*Internationale* dans les questions politiques et religieuses.

Est-elle fondée cette objection?

L'Internationale, il est vrai, n'affiche pas ses convictions politiques ni religieuses; décidée de réunir avant tout autour de son drapeau tout ce qui travaille sans exploiter, l'Association se tait sur la politique et la religion pour ôter à de certains adroits le prétexte d'empêcher l'union des travailleurs, que ces adroits sont parvenus à diviser en les passionnant, soit pour telle ou telle autre forme de gouvernement, soit pour tel ou tel autre dogme en religion. — Sans rien abdiquer, l'Internationale ne pêche que par excès de prudence. — C'est cette prudence que nous avons considérée comme une grave faute de l'Association, et que nous lui avons maintes fois reprochée, avec la franchise qu'on doit à ses amis. Mais de cette faute à un crime de lèse-humanité, d'indifférence pour la liberté politique et la liberté de conscience, — il y a un grand pas! Et à supposer même qu'il y eût des membres assez aveugles ou assez lâches pour ne rêver qu'un assujettissement de l'ouvrier au profit d'un césar ou d'un pontife quelconque, la présence des honnêtes gens dans cette Association ne serait-elle pas de la plus impérieuse nécessité encore?

Heureusement le danger n'est pas de ce côté-là. La république, la liberté, l'indépendance et la morale anti-dogmatique y sont forcément sous-entendues. Et si les agents du despotisme se bercent de l'espoir du contraire, ils en seront pour leurs frais! Le vrai danger est du côté opposé; il vient de ceux qui, guidés par la rêverie indépendante du bon sens, prêchent, dans leur naïveté, l'abolition de toute sorte d'État, de toute nationalité, enfin de toutes sortes de limites indispensables pour réaliser la vieille formule « de diversité dans l'unité, » — la formule sauvegardant l'humanité contre l'uniformité chinoise.

Le grand corps de la vraie démocratie occidentale est constitué, sain et vigoureux, il est debout, n'attendant qu'une critique vivifiante des gens de bonne foi. La réserve des démocrates polonais nous paraît donc inexplicable.

Le seul point sur lequel nous sommes d'accord avec les hommes influents de notre démocratie, est celui de la nécessité de notre indépendance d'action. En effet, solidaire en principe, la cause de l'Orient, en fait, est indépendante de la cause de l'Occident. Poursuivant le même but, nous sommes réduits à agir différemment.

Aussi, nous ne conseillons pas le moins du monde une fusion absolue. Nous croyons même inutile que la démocratie polonaise entre *en corps* dans cette Association, mais nous engageons nos amis et nos condisciples à se mettre en rapport avec ces sociétaires, si nous tenons à avoir quelques amis en Occident.

L'INITIATEUR BR. WOLOWSKI

Le président de l'Association démocratique polonaise nous transmet la communication suivante que nous nous empressons de rendre publique :

« Imitant feu le fameux Cwierczakiewicz, le sieur Bronislas Wolowski m'a adressé l'interpellation suivante :

« Lyon, ce 18 Décembre 1869.

» Citoyen général,

» On m'apprend à l'instant que vous *m'avez attaqué* dans *le Peuple polonais*. Le fait est-il vrai?

» Dans ce cas, je serai bien curieux de connaître ce que vous pouvez reprocher à ma conscience de républicain et de démocrate?

» Je ne me sens nullement coupable.

» J'ose espérer, citoyen, que vous voudrez bien m'honorer d'une réponse.

Salut et fraternité.

» (Signé) Bronislas WOLOWSKI. »

Voici cette réponse :

« L'Association démocratique polonaise, dont vous ne vous étiez fait recevoir membre, à Rive-de-Gier, que pour en exploiter le titre au profit de votre industrialisme privé, a porté contre vous, par l'organe de son jury d'honneur, en date du 11 Mai 1868, à Paris, une sentence d'exclusion *irrévocable et perpétuelle* « pour abandon prémédité de la dite Association, forfaiture à ses principes et autres méfaits qualifiés au § 81 de ses Statuts. *Président du jury* : Joseph WIENER; *Greffier* : Félix KRZYZEWICZ »

(Voyez la circulaire (okolnik XIII) de la Commission organique, nº 196).

» Il résulte de cette sentence, imprimée et distribuée, depuis bientôt vingt mois, à tous les émigrés qui savent et veulent lire le polonais, que votre *républicanisme* et votre *démocratie* n'ont absolument rien de commun avec les nôtres, et que, par conséquent, quoi que décrète notre conscience, elle ne fera jamais cesser les étonnements de la vôtre. Inutile donc de continuer vos interpellations.

» Paris, le 22 Décembre 1869.

» *Le président de l'Association démocr. polon.*

» Général Louis MIEROSLAWSKI. »

Cette publication nous dispense de toute réponse à la lettre insolente que nous a adressée le sus-dit Wolowski. **Rédaction.**

CORRESPONDANCES

C'est avec autant d'étonnement que de plaisir que nous venons de recevoir la lettre ci-dessous incluse, et qui provient d'un de nos... comment dire? Certes, c'est un adversaire, mais de ces adversaires qu'on préfère des fois à certains amis. L'auteur de cette lettre veut garder l'anonyme; nous respectons cette volonté; la portée de la lettre certes y perdra, mais nous comprenons ces scrupules :

Dresde, le 16 Décembre 1869.

« *A M. A. Szczensnowicz, rédacteur du* **Peuple polonais**

» Mon honorable compatriote,

« Bien que mon nom figurant sur la liste de vos abonnés ne vous soit pas tout à fait inconnu, j'ignore si vous savez que j'ai souscrit pour votre feuille révolutionnaire uniquement parce que j'ai l'habitude de lire tout ce qui concerne notre malheureuse patrie. Je vous dirai même plus, et avec toute la franchise du vieux « szlachciç » : les rédacteurs du *Peuple polonais* se déclarent « amis dévoués et disciples convaincus du général Mieroslawski, » je ne me suis inscrit sur la liste de vos abonnés que par le désir de savoir ce que se dit chez l'*ennemi*. Que Dieu me pardonne si j'étais dans l'erreur! Mais dès mon enfance je n'ai rêvé pour ma patrie que son *rétablissement* plein et entier; c'est vous dire que je suis plein de respect et d'admiration pour le passé de la Pologne, et que, si j'étais le franc ennemi des envahisseurs étrangers qui ont étouffé cette belle existence, en même temps j'ai détesté ceux de nos compatriotes qui ne veulent le rétablissement de cette Pologne que sur une autre base, de je ne sais quelle démocratie! Le général Mieroslawski est un de ceux-là, et des plus formidables. Plus je reconnais ses talents oratoires, littéraires et militaires, plus il me paraît funeste à la patrie. Ce sont des aveux qui pourront vous blesser, mon cher compatriote, mais j'en ai un qui, j'en suis sûr, m'acquérera votre sympathie : j'étais franc et loyal adversaire du général Mieroslawski; jamais il ne m'a vu me prosterner à ses pieds pour le trahir ensuite; je le haïssais honnêtement, ce qui ne me donne pas droit de le calomnier ni de l'insulter, comme le fait cette masse de transfuges ne vivant actuellement que de ce commerce-là.

» Mais je me suis laissé entraîner... Tous ces sentiments intimes ne m'autorisaient pas à vous écrire. Je voulais vous dire que les événements que nous avons vu et que nous voyons se passer, ont étrangement agi sur moi, en me faisant... non pas me changer, mais en me faisant *réfléchir*. Ce n'est que de cette réflexion que je veux vous entretenir, précisément parce que je suis convaincu qu'il y a beaucoup de mes amis qui commencent à penser comme moi, sans avoir le courage de l'avouer.

» Auriez-vous l'indulgence d'écouter ma confession jusqu'à la fin? J'ai lu les premiers numéros de votre journal plus qu'avec inimitié, presque avec aversion. Sous la première impression, moi aussi je vous accusais de calomnier la Pologne... Je mentirais cependant si je me disais converti par la lecture de votre *Peuple*. Non! Vos théories égalitaires me font sentir la guillotine(!); la commune que vous nous recommandez me fait dresser les cheveux sur la tête; votre mépris pour la sainte religion de nos pères m'arrache des larmes de douleur... Oh! non, non! Je ne me convertirai jamais. Et pourtant je vous crois des honnêtes gens; je ne vous accuse plus, même je vous crois, vous et votre propagande, comme fatalement indispensable. N'allez pas me prendre pour un fou pour tant de contradiction : c'est que j'aime notre mère patrie pardessus tout au monde!

» Je veux m'expliquer.

» Peut-être que c'est l'effet de la vieillesse, **mais**

commence à croire les prophètes. — Notre royal prophète, Jean-Casimir, n'a-t-il pas aussi prédit le partage de la patrie? — Je crois donc, voyant ce qui se passe, à cette autre lugubre prophétie : « l'Europe sera républicaine ou cosaque. » Républicain moi-même, je combattais donc les Cosaques, pour faire pencher la balance. Mais je m'aperçois à présent que cet augure appliqué à notre patrie, veut dire : « la Pologne sera *communiste* (?), ou elle sera esclave. » Oui, l'attitude des paysans polonais dans la dernière diète galicienne ne laisse pas la moindre illusion à ce sujet!... Il n'y a pas de délivrance possible de la Pologne sans le soulèvement général des paysans, et les paysans ne la rétabliront qu'à condition d'y établir le règne des communes...

» C'en est fait. Le patriote n'a pas d'autre choix possible : Ou le despotisme d'un seul, le règne du knout que nous promet M. Katkoff; ou le despotisme de la masse, l'esclavage (?) de la commune que nous recommande *le Peuple polonais*.

» Oh! pourquoi suis-je Polonais? Avec quel plaisir ne m'éloignerais-je pas dans un désert pour vous dire : vous me répugnez tous les deux! Mais je reste Polonais, et il ne s'agit pas de moi, mais de la Pologne : il n'y a pas de désert pour l'abriter devant le sort que la Providence lui destine. — Forcée de choisir, que choisira-t-elle? Après le général Mieroslawski et *le Peuple polonais*, les paysans, un certain Wolny à leur tête, nous l'ont dit; c'est le brutal despotisme (?) de la commune, ou... la Pologne ne se relèverait jamais de dessous le knout!

» Qu'ont donc à faire les patriotes? — Ils feront ce que je fais : résignés, les larmes aux yeux, ils vous tendront la main... Faites donc cette commune fatale, faites-la, mais sauvez la patrie!...

» Dieu des miséricordes! Si telle est ta volonté que la Pologne ne doit être sauvée que par des Mieroslawski et Wolny, — sauve-la, Seigneur! Que ta volonté soit faite!

» Si rien ne s'y oppose, veuillez, mon cher compatriote, insérer cette lettre dans votre journal, je vous en saurai gré; mais pourriez-vous le faire sans publier mon nom? — Je ne crains pas d'avouer mes convictions, mais seulement je ne voudrais pas *poser*.

» Agréez, etc. »

C'est ainsi que hait un honnête homme! Si l'on savait aimer ainsi...

Voici à présent une lettre autrement curieuse. C'est une main *amie*, et pourtant une main *russe* qui l'a signée :

St-Pétersbourg, 8/20 Décembre 1869.

« Monsieur,

» Il vous arrive de parler dans votre estimable journal des différents partis politiques que vous supposez existants en Russie. Connaissant l'état politique de ma malheureuse patrie, je voudrais bien une fois pour toutes vous faire revenir de cette erreur qui embrouille toutes les questions ayant rapport à la Russie. Je vous dirai donc, et je me charge de le prouver, qu'il n'existe point dans ce pays de partis politiques dans le sens attribué à cette expression dans le monde européen.

» Et d'abord à commencer par cette division en partis qui résulte de la division de la société en classes partout où cette division a lieu. Aucune des classes de la société russe n'a jamais formé un parti politique, par la simple raison qu'aucune n'a jamais joui d'influence ni de puissance politiques. Depuis le schisme du XVII[e] siècle, tout ce qu'il y avait de vraiment clérical dans l'église grecque, le fanatisme, la foi aveugle et entreprenante, l'esprit de domination et de prosélytisme, enfin l'influence fondée sur une grande force morale, s'est mis du côté du parti anathématisé et persécuté des rascolniks. Au contraire, le parti victorieux qui l'a emporté, grâce seulement à la protection de la cour de Moscou, a payé sa victoire de toute la force morale, de toute la considération, de toute l'influence, qui ont de tous les temps donné à la prêtrise le caractère formidable d'une classe puissante, par une forte constitution et par un esprit indépendant. Le clergé russe, bafoué par Pierre I[er], a perdu depuis ce temps-là tout le prestige qui pourrait lui donner quelque autorité morale et spirituelle. — Le pope russe n'est plus qu'un des innombrables tchinovniks du czar, son espion, gendarme et bourreau, persécutant les rascolniks ou convertissant les Finois. Nullement respecté par le peuple dont il est la risée, le héros obligé de tous les contes drolatiques, il est traité avec le dernier mépris par la noblesse, et le seul titre à l'estime qu'il invoque lorsqu'il lui prend la fantaisie de se soustraire à ce traitement, c'est son rang de colonel, qui lui est reconnu dans la ridicule hiérarchie russe. Dans tout ce qui est au delà de ses fonctions de tchinovnik, il est d'une incapacité inouïe

» Les missions russes en Chine ont présenté bien des exemples de missionnaires convertis au bouddhisme par le contact avec les Chinois qu'ils voulaient convertir au christianisme, ce qui est d'autant plus frappant que les Chinois sont, comme vous savez, le peuple le moins soucieux des croyances religieuses et absolument étranger à l'esprit de prosélytisme. Plumer par-ci, par-là une vieille bégueule, voilà toute l'ambition de ce clergé dans ses fonctions proprement cléricales, et livrer un rascolnik à la police pour gagner une décoration, dans ses fonctions de membre de la bureaucratie.

» Avec cela on ne s'attendrait pas à voir en Russie un parti clérical. Néanmoins, nos libéraux improvisés se sont empressés de s'imaginer un Veuillot indigène, et se démènent en criant à tue-tête contre un ennemi fantastique, de manière à faire croire, pour qui ne s'y connaît pas bien, à l'existence d'une puissance cléricale.

Passons à l'aristocratie. Certes, nous avons en Russie des blasons en arc-en-ciel et des titres pompeux, confectionnés tout récemment par l'imagination des employés de la Chambre héraldique du Sénat. C'est une aristocratie dans le genre de celle du feu Soulouque. La noblesse se confère avec les rangs, et, du temps de l'esclavage, constituait le droit de possession des serfs, ce qui en faisait un appas fort enviable. Mais depuis que la servitude est abolie, la dignité nobiliaire a perdu toute signification, car elle n'en avait point d'autre. Ayant cessé de représenter le droit à maltraiter et à tyranniser autrui, elle n'est pas devenue non plus une sauvegarde et une garantie contre le maltraitement et la tyrannie. La noblesse russe s'est toujours montrée infiniment docile. Sous les czars de Moscou elle recevait le knout, sous les empereurs de Pétersbourg, elle était battue de verges à la police, et tout en maudissant le czar actuel, elle se laissa dépouiller de son unique privilége sans la moindre tentative de se procurer en échange au moins l'inviolabilité de ses postérieurs. Eh bien, s'il peut exister une noblesse sans priviléges, sans puissance et sans prestige, qui lui donneraient, à un certain point, l'indépendance contre un despotisme absolu, une noblesse sans point d'honneur, même dès qu'il s'agit de la volonté du maître; si l'absence de tout cela n'exclue pas l'idée d'une classe nobiliaire, — alors, oui, nous avons une noblesse. Et néanmoins, nos libéraux improvisés s'acharnent contre une aristocratie imaginaire pour se donner l'air de combattre ce danger et de protéger la nation contre des prétentions féodales.

» Et la bourgeoisie? Ce qui fait l'essence, la raison d'être, la force et le fondement de la bourgeoisie européenne, ce qui lui a donné la victoire sur la noblesse et la monarchie du droit divin, ce qui l'a rendue maîtresse de la société, ce qui a fondé sa tyrannie actuelle, ce qui a fait que le *tiers* est devenu *tout* — c'est sa science, son intelligence, son développement intellectuel — science usurière, intelligence acquise au profit de l'abrutissement de la majorité, développement inique — c'est vrai, mais que *de fait* elle possède, si elle ne les possède pas *de droit*. Or, il n'y a pas de malheureux en Europe dont l'intelligence s'abrutisse par la misère quelle qu'elle puisse être, qui ne soit bien au-dessus du niveau moral et spirituel de la classe bourgeoise russe, de nos marchands.

Pour se faire une idée de l'état intellectuel de ces brutes, il faut d'abord savoir que la majeure partie de cette bourgeoisie ne sait ni lire, ni écrire, qu'elle est abandonnée à la plus crasse superstition et ne possède nulle notion de la dignité humaine. C'est pourquoi le despotisme du czar, bien loin d'être arrêté par une forte bourgeoisie, regarde cette classe comme un troupeau qu'il laisse engraisser par un commerce proverbialement malhonnête, pour le tondre ensuite à merci. Néanmoins il y a, en Russie, des radicaux improvisés, ennemis du constitutionalisme qu'ils ne connaissent que de nom, qui s'acharnent contre la domination politique de la bourgeoisie.

D'après cela, vous pouvez juger de ce qu'il faut penser du parti soi-disant libéral russe. Tout le monde sait que le parti libéral est l'expression politique de la classe bourgeoise, son nom de guerre, son drapeau politique. Que peut-il donc signifier là où la bourgeoisie n'existe pas? C'est pourquoi aussi ce parti se compose, en Russie, de Tchinovniks, qui, en se proclamant libéraux, croient répondre aux désirs du gouvernement. Ce parti fut créé par ukase lorsque le gouvernement voulut se donner un air européen. Un autre ukase a même constitué ce parti sous le titre solennel de *Zemstvo* Connaissant les éléments dont se compose la société russe, vous pouvez vous imaginer la triste figure que cela fait. Car, pour qu'il y eut une véritable puissance nationale hors du gouvernement, il faut qu'il y ait au moins une classe forte et indépendante. Si c'est la noblesse, vous aurez un parlement des pairs ou une constitution des états; si c'est la bourgeoisie, vous aurez le régime parlementaire moderne. Mais là où il n'y a que des valets, vous n'aurez jamais qu'une antichambre; c'est pourquoi le parti libéral russe comprend le libéralisme à sa guise et en a une idée bien différente des Lafayette et des Manuel.

Au moment même où je vous écris, les Tschinovniks libéraux font une inquisition épouvantable contre toutes les idées de la civilisation européenne. On vient de confisquer, et on va juger et sans doute condamner — je vous le donne en mille — la traduction russe de Hobbes! L'an dernier, on a jugé et condamné le livre sur la liberté, de Mill — cet évangile de la bourgeoisie européenne. Des juristes jugeant Hobbes, et des libéraux condamnant Mill — voilà quelque chose d'inattendu!

La comédie d'une vie politique intérieure inaugurée par le gouvernement après les revers de la guerre orientale, a eu un succès qui a surpassé toutes les espérances. Il ne manque pas même de s'y trouver un parti radical. Pour cette fois, notre autocrate fut d'avis qu'on était allé trop loin. Il était très content de la représentation tant qu'elle ne dépassait pas les bornes du libéralisme du journal de Saint-Pétersbourg. Mais voilà qu'il arrive des gens qui font fi de la constitution, bien qu'elle soit encore à l'état d'un songe d'une nuit d'été. Alors, oubliant que tout cela n'est qu'une improvisation innocente, commandée par son propre ukase, ce Caligula se met à fusiller, à pendre et à envoyer en Sibérie des gens qui ont eu la naïveté de prendre part à ses petits jeux. On voit le danger qu'il y a de faire de la politique civilisée avec un Nabuchodonosor. Les persécutions ont fait une terrible tragédie de cette comédie et ont invétéré la croyance à la réalité de toute cette mise en scène.

La Pologne, un moment dupe peut-être de nos radicaux de carton, s'en est depuis longtemps désabusée. Elle sait bien que nos libéraux, tout aussi bien que nos absolutistes sont toujours prêts à endosser leur uniforme de Tchinovniks ou de Cosaque pour aller piller en Pologne au premier signal du czar. Le seul qui s'entête à croire à l'existence d'une vie politique en Russie, c'est son parti radical et socialiste. Les malheurs et les souffrances n'ont pas suffi, jusqu'à présent, à lui démontrer son erreur. Il s'obstine à se croire engagé dans une lutte sociale, à lancer des traits contre des ennemis imaginaires. Nul moyen de s'entendre avec lui, tant qu'il n'aura conscience de sa propre position. Les individus qui le composent sont simplement les représentants de la civilisation historique universelle au milieu d'une société primitivement barbare. Comme tels, ils sont nécessairement victimes de cette barbarie, de cet état social babylonien. Perdus dans cet océan de barbarie, ils sont trop faibles pour se poser en puissance sociale, pour constituer

une classe avec voix et influence politique. Ce parti radical, dont on parle tant en Russie, n'est en réalité qu'un groupe des malheureux s'enivrant des prétentions les plus radicales et supportant en réalité la plus insupportable tyrannie. Tel est l'état politique de la Russie. «

Nous comprenons cette douloureuse confession d'un Russe de cœur. Soit! il n'y a pas de parti radical ni autre en Russie; mais il y a des hommes qui nous sont chers, très-chers, — comme les meilleurs de nos frères; mais il y a aussi un peuple qui souffre comme le nôtre. Et c'est pourquoi nous avons foi en *cette Russie du peuple et des honnêtes gens.*

FAITS DIVERS

L'association internationale des femmes. — Son but est « de protester publiquement contre l'injustice de quelques-unes des lois de tous les pays à l'égard de la femme; de signaler les abus que ces lois occasionnent; de travailler à les changer; de revendiquer pour la femme *l'égalité* de tous les droits *dont jouissent* (?) *les hommes* dans l'Etat et dans la société. »

Article 1er des statuts : « L'association a pour but de travailler à l'avancement moral et intellectuel de la femme, à l'amélioration *graduelle* de sa position dans la société par la revendication de ses droits humains, civils, économiques, sociaux et politiques. Elle réclame *l'égalité* dans le salaire, dans la famille et devant la loi. »

La présidente de l'association, l'intrépide et dévouée Mme Marie Goegg, a droit à la sympathie de tous les hommes franchement libéraux (hommes et femmes, cela va sans dire!). Mais surtout elle y a droit vis-à-vis de nous autres qui, à tort ou à raison, croyons son œuvre aussi infructueuse qu'elle est ingrate.

Il y a à Genève une autre société de femmes (femmes ouvrières) qui, loin d'abdiquer des droits incontestables, a remis leur revendication au moment du triomphe de la cause générale, commune aux hommes et aux fommes, de la cause de la justice sociale. Celle-là nous paraît être dans le vrai. C'est que nous croyons que la femme ne peut être libre et égale à l'homme, moralement, intellectuellement, socialement et politiquement, qu'à condition d'être indépendante de lui sous le rapport économique. Or, cette dernière indépendance pour la femme, périodiquement malade par les lois suprêmes de la nature, ne peut être acquise par son travail seul : « La femme, avons-nous dit dans notre programme, a droit à la dotation communale. » Mais cette *dotation* n'étant pas admissible avant le triomphe de la commune sociale des travailleurs, sur la commune administrative exploitée et gouvernée par les oisifs et les trafiquants, les droits de la femme resteront une utopie aussi longtemps que le travailleur restera esclave de l'adroit.

Mais si les dames-ouvrières nous paraissent être dans le vrai, les dames présidées par Mme Goegg ne nous paraissent pas moins être dans le beau, — et nous prions la courageuse émancipatrice d'agréer nos hommages.

***

La mégalanthropogénésie. Le mot est difficile, mais l'œuvre ne l'est pas moins. Fêtant le centenaire de l'ordre militaire de Saint-Georgedes-victoires, le czar a conçu l'idée de compter les héros de son règne. Or, le comte Tolstoï (l'écrivain russe), parlant de la guerre de Sébastopol, a dit quels sont ces héros :

« De cette grande bataille
» Il n'est sortis que deux héros :
» Leurs altesses!... »

En effet, le czar les a proclamé les premiers : le grand duc Michel, *pacificateur du Caucase*, et le grand duc Constantin, *pacificateur de la Pologne*... Puis il fallait nommer les autres; le czar n'en savait plus... M. Stchogoloff, héros qui a chassé les Anglais et les Français d'Odessa (Les Anglais et les Français n'en ont aucune connaissance? Tant pis! aussi pourquoi ne sont-ils pas allés à Odessa où ce Stchagoloff était prêt de les chasser? Il n'en est pas moins un héros d'Odessa!). Après lui est venu M. Komissaroff-Kostromskoï, le fameux paysan anobli pour avoir fait détourner le coup de Karakosoff, en se mouchant mal à propos à la vue du czar... La liste des héros devait se terminer par le cheval que montait, lors de l'attentat de Berezowski, je ne sais plus quel valet de chambre aux Tuileries... C'était tout. Le czar s'est senti humilié, et faisant un effort suprême, il a proclamé autocratiquement héros de première classe... le roi de Prusse!

Or, les statuts de cet ordre exigent que le chevalier de 1re classe aie pris *une forteresse devant décider la guerre au profit de la Russie.* — Quelle est donc la forteresse que le roi Guillaume ait pris *pour la Russie?* — Serait-ce Sadowa? Mais dans ce cas, pourquoi le czar n'a-t-il pas conféré à Napoléon III, au moins, la 2me classe? — Oh! ingratitude!

***

La confinité. Autre fait de l'ingratitude. Le *Journal de Pozen* a reproché au *Peuple polonais* et à notre vaillant ami le général Bosak de professer le socialisme, en même temps qu'il félicitait le journal *Niepodleglosc* de s'en être guéri. C'était son droit, et c'était logique. Ce qui était moins logique, c'est que le rédacteur de *Niepodleglosc* s'en est offensé. Mais passe encore! Cependant la *Niepodleglosc*, pour se débarrasser de cette sympathie compromettante, a inventé un système ingénieux et hors ligne :

« C'est vrai, dit-elle, nous ne sommes pas avec le général, ni avec ce traitre de *Peuple polonais*, mais nous sommes aussi socialistes. *Notre socialisme* n'est ni *russe*, ni *français*, mais il est *polonais.* »

Nous n'étions ni hommes ni femmes :
Nous étions des Auvergnats!

La *Niepodleglosc* aurait-elle l'extrême bonté de nous expliquer quelle différence il y a entre le socialisme français, polonais et russe? — Mais sans détours! Pas de grands mots : le socialisme de Katkoff, le socialisme de Morny!.. tout cela est vieux et connu, et cela ne nous expliquerait rien; nous ne voulons pas parler à notre tour du socialisme de Sapieha. — Non, jouons cartes sur table : quelle est la différence entre le vrai socialisme français, polonais, russe, allemand, etc.?

***

L'égotisme. Puisque nous sommes au socialisme. *La Fraternité*, journal démocratique de Heidelberg, publie un article « sur la Russie, » où l'auteur russe dit des choses... mais des choses! Lisez plutôt :

« D'après *l'essence* même de son progrès, la Russie se trouve à la tête de l'Europe civilisée.

» Tandis que l'Europe occidentale se donne tout le mal possible pour résoudre la question sociale, et en théorie seulement, elle est *non-seulement résolue en Russie, mais la solution même y est déjà mise en pratique.*

» Le mode de possession en Russie est presque idéal. Vous ne pouvez pas vous débarrasser de votre propriété, vous ne pouvez pas devenir prolétaire.

» La question sociale est résolue en Russie seulement en Russie!

» Qu'il nous soit permis de dire, en terminant, à l'Europe occidentale qu'elle ferait bien de se débarrasser de son ton hautain vis-à-vis de la Russie, parce qu'il pourra arriver un jour où la sœur aînée viendra demander les miettes de la civilisation à la sœur cadette. »

Serait-ce donc cela que *Niepodleglosc* appelle le socialisme russe? — Mais non; cela s'appelle la suffisance, la contemplation de soi-même, *l'égotisme!*

***

Le péjoratif. On sait que certains Russes croyaient, et de bonne foi, avoir appris à l'Europe la question sociale; effet de l'imagination par trop impressionnable! Cela commence à passer; mais ils croient à présent avoir inventé l'institution des jurés aux tribunaux. Oubliant que ce mode de jugement, d'une valeur très-contestable d'ailleurs, existe dans l'Europe entière, ils narguent tout le monde : « Ah! que pense-t-on de nous? Nous avons des jurés, et des juges de paix, et beaucoup de juges! »

Il ne faut pas les contrarier. Cependant voici un fait récent que nous empruntons à la *Gazette de St-Pétersbourg :*

« Un noble à commandé un ouvrage à un paysan; ouvrage apprécié 5 roubles. — Le paysan, tombé malade, n'a pas rempli son engagement Le juge de *paix* l'a condamné à payer 20 roubles au noble. Le paysan, n'en ayant pas autant, lui paie 10 roubles promettant d'apporter le reste dans cinq semaines (15 Août, à midi), et le lui garantissant de l'unique cheval qu'il avait. Il l'apporte, en effet, mais vers le coucher du soleil. Le noble refuse l'argent, et le juge *de paix* condamne le paysan (ne pouvant pas devenir prolétaire) :

1° De n'avoir à réclamer les 10 roubles payés, comme étant les arres d'un engagement manqué;

2° De remettre au noble le cheval en question, considéré comme appartenant à ce dernier;

3° De lui payer, enfin, 12 kop. par jour pour tout le temps (cinq semaines) qu'il a gardé le cheval *appartenant au noble.* »

Si les juges de paix sont un bien relatif, il faut avouer que ce bien se transforme en Russie en *un péjoratif!* Est-ce que les paysans russes n'auraient pas préféré à une pareille justice *de paix* une justice *de guerre?*...

Pour la Rédaction : A. Szczęsnowicz et Ch. Brazewicz.

Genève — Impr. Pfeffer & Puky.